

Peste & Choléra : un roman colonial postcolonial?

Wolfgang Asholt (Berlin)

ABSTRACT: The generic classifications of the « romans d'aventure sans fiction » of Patrick Deville are numerous, but that of « (post)colonial novel » does not appear. These novels however are localized temporarily and geographically in the heart of the epoch and the area of colonialism. On the basis of *Peste & Choléra*, I will try by means of the « regimes of historicity » (régimes d'historicité) to analyse the functioning of the colonialism in this novel and give an answer to the double question : Is *Peste & Choléra* a colonial novel at the outside of colonialism? Is it an implicit postcolonial novel?

RÉSUMÉ : Les classifications génériques des « romans d'aventure sans fiction » de Patrick Deville sont nombreuses mais celle du « roman (post-)colonial » n'y apparaît pas. Ces romans se situent pourtant historiquement et géographiquement au cœur même de l'époque et de l'espace colonialistes. En référence à *Peste & Choléra*, je veux montrer que trois « régimes d'historicité » en relation avec le colonialisme structurent ce récit, et grâce à ces « régimes » on peut essayer de répondre à la double question : *Peste & Choléra* est-il un roman colonial en dehors du colonialisme ou est-ce que c'est un roman postcolonial implicite?

MOTS CLÉS : Deville, Patrick; accélération; colonialisme; fantôme du futur (de l'histoire); globalisation; multiplicateur de progrès; postcolonialisme; présentisme; progrès; régime d'historicité; tiers-espace; universalisme humanitaire

Quand on lit les critiques consacrées au roman qui a reçu le Prix Fémina en 2012 et les travaux qui lui ont été consacrés depuis, mais cela vaut aussi pour la trilogie réunie sous le titre *Sic transit (Pura Vida, Équatoria, Kampuchéa)*, on n'est pas étonné qu'on se serve de catégories génériques comme « roman archéologique » et « fictions biographiques » (Dominique Viart) comme « retour spectral du romanesque d'action » (Anne Sennhauser) comme « polygraphie » (Marc Dambre) ou de « roman d'aventure(s) » (Bruno Blanckeman).¹ Mais on cherche en vain des notions comme « roman colonial » ou « postcolonial ». Pourtant, la quatrième de couverture de *Sic transit* situe les protagonistes des trois romans (William Walker, Ferdinand de Lesseps, Henri Mouhot) dans ce contexte : « Après eux se succéderont les explorateurs, les colonisateurs et les décolonisateurs ». ² Les trois figures et nombre d'autres avec un destin pa-

¹ Collectif, dir., *Deville et Cie : rencontres de Chaminadour* (Paris : Seuil, 2016).

² Patrick Deville, *Sic transit : Romans, Pura Vida, Équatoria, Kampuchéa* (Paris : Seuil, 2014).

rallèle sont donc des explorateurs tout court, mais aussi des explorateurs ou des précurseurs d'une nouvelle époque : celle d'une phase d'intensification de la globalisation européenne avec une conquête et le partage du monde, où l'impérialisme et le colonialisme vont ensemble. Peut-être que la notion de « roman colonial » paraît anachronique pour un roman contemporain et peut-être le fait qu'un auteur qu'on a qualifié de « minimaliste » pour la première phase de son œuvre exclut-il *ipso facto* la notion de « postcolonial ». Mais Dominique Viart, dans *Deville & Cie* cite une interview de Patrick Deville avec Alain Nicolas pour *L'Humanité* en 2011, où l'auteur évoque, sans se servir de la notion et on ne peut plus clairement l'époque du colonialisme : « C'est une période très cohérente, le moment où l'Europe, disons l'Angleterre, la France et l'Allemagne, décident, pour des raisons complexes, que la planète va devenir européenne. » Et plus spécialement pour le contexte français : « Ce sont des saint-simoniens, des socialistes, des républicains, qui veulent exploiter, développer, « civiliser ». S'y agrègent des jeunes aventureux et des partis de dévots missionnaires »,³ des appréciations qui apparaissent aussi dans *Peste & Choléra*.

Au moment, où il donne cette interview (27 octobre 2011), Patrick Deville doit déjà penser ou même travailler à ce roman qui paraîtra moins d'un an plus tard et on pourrait dès maintenant se demander auquel des types énumérés correspond Alexandre Yersin, la figure centrale de *Peste & Choléra*. Dominique Viart a raison de constater pour les trois romans de *Sic transit* : « Ce que ces vies parallèles nous racontent, finalement, au-delà de leur foisonnement d'aventures, c'est *l'histoire de la globalisation*. » Vu l'histoire de la globalisation, on peut ne pas être d'accord avec Viart quand il poursuit : « Les romans de Deville traquent, au mitan du XIX^e siècle, *l'origine* [je souligne, W.A.] de la mondialisation du monde »,⁴ je parlerais plutôt d'une accélération de cette mondialisation. Mais l'essentiel est que cette phase de la mondialisation est identique avec une colonisation de dimension globale.

Régimes d'historicité, fantômes et taupes

Les trois romans de *Sic transit* et *Peste & Choléra*, et le contexte historique différent de *Viva* (2014) souligne cette homologie temporelle, se situent entre 1860 et 1940, qui sont aussi les dates limites d'une phase accélérée de la colo-

³ Dominique Viart, « Patrick Deville : histoire(s) parallèle(s) », dans *Deville et Cie*, dir. par Collectif, 101–23, ici 113.

⁴ Viart, « Patrick Deville : histoire(s) parallèle(s) », 113.

nisation. Dans un des derniers chapitres de *Peste & Choléra*, le narrateur homodiégétique, qualifié de « fantôme du futur », explicite cette constellation historique : « Yersin [...] aura vécu du Second Empire à la Seconde Guerre mondiale. Une vie d'homme est l'unité de mesure de l'Histoire. »⁵ Ce n'est certainement pas par hasard si ces 80 ans de la vie d'un homme, Yersin vit de 1863 à 1943, sont identiques avec ce que j'ai désigné comme « phase accélérée de la colonisation ». Le « roman d'aventure sans fiction » (4e de couverture de *Sic transit*) qu'est aussi *Peste & Choléra* ne connaît d'autre fiction que celle introduite par la figure du narrateur-fantôme du futur, responsable de la mise en récit.⁶ Mais si Dominique Viart constate avec raison que « La linéarité du roman historique est pulvérisée »⁷ dans les romans de *Sic transit*, le « fantôme du futur » construit différemment *Peste & Choléra*. Ce roman est structuré par une double linéarité : celle du dernier vol du protagoniste Alexandre Yersin de Paris à Saïgon en mai/juin 1940 et celle de la vie de ce protagoniste depuis sa naissance en 1863 à Morges dans le Vaud jusqu'à sa mort à Nha Trang au Vietnam en 1943. Interrompue par les prolepses du dernier vol, la vie est développée chronologiquement, on peut même donner à presque tous les chapitres un lieu et une date exacte : de Marburg où il commence ses études en 1883, en passant par Berlin jusqu'à Paris à partir de 1885 et ainsi de suite. C'est encore une fois un « hasard objectif » que Yersin se trouve à Berlin en 1884/85, au moment où il y a lieu le Congrès qui porte le nom de la ville : « toutes les nations s'y retrouvent devant l'atlas pour se partager l'Afrique » (19) et à l'occasion de ce congrès, auquel assiste Stanley, Yersin décide de devenir le nouveau Livingstone : « Il écrit ça dans une lettre à Fanny », sa mère (20). Sans exagérer la portée réelle de ce projet d'avenir, son contexte colonial reste significatif, surtout à partir d'une perspective rétrospective qui est non seulement celle du « fantôme du futur » qu'est le narrateur, mais aussi celle des lecteurs.

Anne Sennhauser a consacré un article éclairant sur « Le monde comme « hallucination passagère ». « Revenances » romanesques chez Patrick Deville », qui analyse cette problématique à l'exemple des trois romans de *Sic transit*. Ce ne sont pas seulement les spectres que sont les protagonistes plus ou moins oubliés de l'histoire, mais aussi l'énonciateur-narrateur dont le sta-

⁵ Patrick Deville, *Peste & Choléra* (Paris : Seuil, 2012), 235. Dans ce qui suit, j'indique la page dans le texte.

⁶ En ce qui concerne le « roman d'aventure sans fiction », voir aussi Charles Grivel, « Le roman sans fiction », in *Projekte des Romans nach der Moderne*, dir. par Ulrich Schulz-Buschhaus et Karlheinz Stierle (München : Fink, 1995), 65–87.

⁷ Viart, « Patrick Deville : histoire(s) parallèle(s) », 114.

tut est de « *devenir spectre* ». ⁸ Le « fantôme du futur », le narrateur de *Peste & Choléra* n'est mentionné qu'une fois en tant que « spectre du futur », en tant que personnification de la « prépondérance d'une mémoire anachronique ». Mais Anne Sennhauser mentionne dans ce contexte aussi « l'« horreur » de la colonisation » qui est rendue visible par un « bouleversement des perspectives ». ⁹ Comme elle, je suis d'avis que la structure narrative de *Peste & Choléra* met en relief la colonisation, mais les perspectives historiques et temporelles de ce roman se distinguent de celles des romans de *Sic transit* et vont plus loin que le « brouillage généralisé des repères temporels » dans la trilogie.

La trilogie et *Peste Choléra* sont des « docufictions métabiographies » comme Marina Hertrampf les a qualifiés, ¹⁰ mais à la différence des trois romans de *Sic transit*, *Peste & Choléra* ne fonctionne que d'une manière très limitée selon les « Vies parallèles » de Plutarque. Marc Dambre a publié dans le même volume qu'Anne Sennhauser une étude consacrée à « Ces Deux-là... et la polygraphie ». ¹¹ Mais si l'on peut énumérer cinq autres personnages comparables au William Walker de *Pura Vida*, leur nombre mais surtout leur fonction est bien réduit dans *Peste & Choléra*. Trois chapitres du type « Albert et Alexandre », c'est-à-dire Albert Calmette et Alexandre Yersin, fonctionnent selon le schéma de l'historiographe classique, mais que ce soient Calmette, Rimbaud (« Arthur et Alexandre ») ou Céline (« Alexandre et Louis »), les parallèles sont très limités comme le dernier exemple l'illustre. Même ces figures qui représentent les espaces mentaux de la littérature sont réduites à des biographèmes. Ce n'est que vers la fin de sa vie, quand il traduit des auteurs grecs et latins, que Yersin réalise le projet d'une « belle solitude propice à la recherche poétique et scientifique » (155). Concernant la politique et l'histoire, le narrateur qui cette fois n'est pas le « fantôme du futur », constate clairement : « Yersin n'est pas un homme de Plutarque. Il n'a jamais voulu agir dans l'Histoire » (238), il ne ressemble donc pas aux protagonistes de la trilogie. Peut-être que c'est en cela qu'il est plus représentatif de la modernité que les protagonistes des autres romans. De plus, il y a un chapitre

⁸ Anne Sennhauser, « Le monde comme < hallucination passagère > : < revenances > romanesques chez Patrick Deville », in *Deville et Cie*, dir. par Collectif, 15–30, ici 26.

⁹ Sennhauser, « Le monde », 24.

¹⁰ Marina Ortrud Hertrampf, *Photographie und Roman : Analyse – Form – Funktion. Intermedialität im Spannungsfeld von neuem Roman und postmoderner Ästhetik im Werk von Patrick Deville* (Bielefeld : transcript, 2011), un chapitre chez Hertrampf porte le titre : « Devilles metabiographische Dokufiktion », 321–82.

¹¹ Marc Dambre, « Ces Deux-là... et la polygraphie », in *Deville et Cie*, dir. par Collectif, 59–83.

au titre plutarquien : « vies parallèles » (58–62) dans *Peste & Choléra* qui ne compare pas deux protagonistes mais qui montre les trois vies que Yersin mène à Saïgon, à Manille et au bord du bateau qui fait le lien entre les deux villes et sur lequel il travaille comme médecin de bord. Yersin réunit donc plusieurs vies en soi ou essaye de mener plusieurs vies en parallèle : celui de scientifique à l'observatoire des Jésuites aux Philippines, celui d'apprenti explorateur et celui de l'appropriation de l'espace colonial avec un bateau qui porte ironiquement le nom de *Volga*. Ces trois vies résument d'une certaine manière les trois faces de la colonisation : explorer avant d'exploiter, observer scientifiquement pour mieux s'approprier et réduire et conquérir l'espace pour globaliser le modèle européen.

De cette structure narrative résulte un triple régime d'historicité. Récemment, dans une interview avec Catherine Coquio, François Hartog a distingué le régime d'historicité de la modernité de celui d'aujourd'hui, donc du contemporain.¹² Si le régime d'historicité de la modernité selon Koselleck est lié à l'accélération et à l'idée de progrès, le régime actuel tout en gardant et en augmentant l'accélération, est caractérisé par un « présentisme » qui a abandonné toute idée de progrès et de projet d'avenir. *Peste & Choléra* se situe dans ce contexte d'une triple manière.

Dans un premier régime d'historicité, le roman développe d'une manière globalement chronologique, interrompue par des pro- et analepses, la vie d'Alexandre Yersin, de son enfance en Suisse jusqu'à sa mort au Vietnam. Avec un deuxième régime, introduit dès le premier chapitre, « dernier vol » (9–11), qui décrit le départ de Yersin le 31 mai 1940 de Paris et les différentes étapes du vol vers Saïgon, huit jours plus tard (81), et qui est continué avec l'évocation de la situation en Europe et dans le monde jusqu'en 1943, le roman développe une perspective rétrospective à l'intérieur de la chronologie vécue par Yersin, avec la tension entre le présent des étapes de la modernité et l'avenir des années 1940, soulignant l'accélération qui va en augmentant au cours de cette vie. En arrivant une dernière fois à Saïgon en juin 1940, Yersin évoque son premier voyage en Indochine, qui avait duré trente jours (71), et met l'accent sur l'accélération spatiale et temporelle qui a eu lieu au cours d'un demi-siècle (1890–1940). La date du *dernier* voyage n'est certainement pas un hasard. Avec le début de la Seconde Guerre mondiale, l'époque de l'impérialisme européen et avec elle celle de la colonisation du monde

¹² Voir François Hartog, « Faut-il croire à l'accélération historique ? Entretien avec Catherine Coquio », *Ecrire l'histoire* 16 (2016) : 49–65.

touche définitivement à sa fin, la « crise de l'esprit » proclamée par Valéry après la Première Guerre mondiale s'est transformée en crise politique et idéologique ouverte. Avec les 50 ans vécus en Indochine, la vie de Yersin représente un abrégé du colonialisme. Il arrive comme jeune médecin excentrique de la bande de Pasteur et de son Institut et passe un premier temps entre la reconnaissance du terrain et diverses activités médicales y scientifiques, et lors d'une mission à Hongkong, « Yersin est le premier homme à observer le bacille de la peste » (123) qui portera son nom, *Yersinia pestis*. Mais en s'installant à Nha Trang comme « médecin des pauvres » (78–82), sa vie commence à changer : il devient un explorateur, d'abord de la région, ensuite du Laos, du nord du Vietnam et du Cambodge : « Yersin est le premier voyageur à relier par voie de terre la côte de l'Annam au Kampuchéa » (88). Après une dernière intervention médicale « officielle » en 1896 à Bombay, il se consacre à ce qu'il regarde comme « la vraie vie » (155–62), « celle du suprême savant, du multiplicateur de progrès » (158), le clin d'œil vers la vie parallèle du voyant est évident. Yersin qui éprouve dès sa première rencontre avec des tribus des haut-plateaux « la fascination des solitaires irréductibles pour la vie en communauté, l'égalitarisme du communisme primitif et l'absence de monnaie » (62) veut créer son phalanstère moderne à Nha Trang. Le développement de cette communauté, qu'on pourrait aussi qualifier de « colonie », représente la période essentielle de la vie de Yersin et en tant que telle, elle est représentative d'un régime d'historicité moderne.

Nous avons donc deux régimes d'historicité de la modernité, caractérisés par l'idée de progrès et l'accélération en vue d'un projet d'avenir : celui de la durée de la vie d'Alexandre Yersin que nous pouvons suivre d'une étape à l'autre, surtout avec les réalisations de son rêve d'une communauté idéale (1er régime d'historicité), et celui d'un regard rétrospectif à la fin de cette vie, qui compare le déroulement de celle-ci avec la situation en 1940 quand la catastrophe de cette modernité est évidente et omniprésente (2^e régime d'historicité).

Le troisième régime est lié à la figure du narrateur présumé du roman. Celle-ci est introduite la première fois dans le troisième chapitre, celui consacré aux études de Yersin en Allemagne (« à Berlin », 17–22) : « Un enquêteur, un scribe muni de son carnet à couverture en peau de taupe, un fantôme du futur » (17). Désigné presque exclusivement par ce qualificatif, le « fantôme du futur » suit la vie de Yersin étape par étape. Et dans une situation (probablement en 1927), « il montre à Yersin » quelques phrases de Desnos qu'il

a recopiées dans son carnet (210), le premier et le troisième régime d'historicité sont donc momentanément fusionnés. « Le fantôme du futur ne commet aucune erreur » (100), à quelques exceptions près comme ses cigarettes Marlboro-light ou son portable. Ces accessoires permettent de le situer dans la contemporanéité. Ce n'est donc pas un « revenant » comme les figures comparables chez Anne Sennhauser ou comme les *Spectres de Marx* et leurs références littéraires chez Derrida. Ceux-ci hantent le présent en lui rappelant les promesses, les oublis et les victimes de l'histoire. Comme son appellation l'indique, le « fantôme du futur » introduit le contemporain et son savoir historique dans le passé. Mais à la différence de l'uchronie *Looking Backward. 2000–1887* (1888) d'Edward Bellamy, le « fantôme du futur » ne projette pas un avenir prometteur dans le présent insatisfaisant de la modernité, il le fait (presque) apparaître comme une dystopie. Il ressemble à l'*Âge de l'histoire* de Benjamin, poussé de manière accélérée dans l'avenir mais regardant en arrière et voyant, là où nous apercevons une succession d'événements « historiques », « une unique catastrophe » (eine einzige Katastrophe).¹³ Cette dimension historico-idéologique est aussi justifiée par le fait que le « fantôme du futur » note ses observations dans un « carnet à couverture en peau de taupe ». Marx se sert dans *Le 18 Brumaire* d'une taupe pour caractériser le travail souterrain des forces voulant abolir le règne de la bourgeoisie et du capitalisme, donc la modernité représentée par Yersin et son contexte, et Marx s'exclame : « Bien creusé, vieille taupe ! », reprenant une citation de Hegel (*Introduction à l'Histoire de la philosophie*) qui de son côté cite *Hamlet*.¹⁴ Pour le « fantôme du futur », il ne s'agit cependant plus d'un travail accélérant le progrès révolutionnaire mais d'une reconduction de l'histoire dans l'écriture du carnet en peau de taupe, où il n'est pas « relevé » (dans le sens de « aufheben ») mais « archivé ». Le narrateur-fantôme du futur apparaît comme scribe du régime d'historicité du « présentisme » et correspond à l'explication qu'en donne François Hartog : « La politique du présentisme [...] n'est plus que dans la réaction – au sens premier du terme – et la communication. »¹⁵ Ce narrateur peut être qualifié de « fantôme du futur » parce qu'il fait partie de notre contemporanéité et il peut apparaître comme revenant de l'avenir dans le passé. Il transporte donc les connaissances liées à un autre régime d'historicité dans celui de la modernité représentée par Yersin et cela

¹³ Voir Walter Benjamin, *Über den Begriff der Geschichte : Werke und Nachlass – Kritische Gesamtausgabe*, tome 19, dir. par Gérard Raulet (Berlin : Suhrkamp, 2010).

¹⁴ Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (Paris : éditions sociales, 1969), 105.

¹⁵ Hartog, « Faut-il croire à l'accélération historique ? », 50.

renvoie les lecteurs à une double lecture : celle du passé telle que la revendiquerait un roman d'aventure sans fiction (1^{er} régime d'historicité), même si le point de vue répété de la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale (2^e régime d'historicité) en limite déjà la portée, et celle de l'époque présente (3^e régime d'historicité) à partir de laquelle le représentant par sa présence même met à nu les appréciations et les décisions d'une époque devenue historique. La lecture du 1^{er} régime est celle d'un roman colonial, celle du 2^e développe à l'intérieur de ce roman colonial une perspective critique du colonialisme, et la lecture que le 3^e revendique est celle d'un roman postcolonial, le « fantôme du futur » jetant son regard en arrière sur cette époque de la modernité.

Un protagoniste en dehors du colonialisme ?

Le protagoniste de *Peste & Choléra* arrive en 1890 en Indochine, et dès son service comme médecin dans la marine marchande, Yersin découvre Nha Trang où il va essayer de réaliser son rêve d'une « vraie vie » et pour commencer, il « a choisi de devenir explorateur » (79). Comme Stanley en Afrique, il est le premier « à relier par voie de terre la côte de l'Annam au Kampuchéa » (88), ses exploits sont remarqués et « Le voilà explorateur et arpenteur, appointé par le gouvernement général » (93) qui trace « de nouvelles voies pour le commerce » (94). Mais vers le milieu des années 1890, la phase préparatoire des explorations géographiques et ethnologiques (en Indochine) et de l'engagement scientifique (Hongkong, Madagascar, Canton, Bombay) est terminée et Yersin s'établit grâce à une « mission gouvernementale » à Nha Trang : « Yersin entend jouir du privilège, à trente-cinq ans, de se soustraire à la politique et à l'Histoire. Il choisit la belle solitude propice à la recherche poétique et scientifique » (155). La communauté qu'il établit à fur et à mesure avec un désintéret pour la politique et pour l'histoire topologiquement a un côté utopique, mais les maisons qu'il y construit ont « le style de ces villas balnéaires normandes qu'il vit à Cabourg » (156). C'est cependant surtout un lieu de recherche scientifique et d'expérimentation d'élevage et de plantation, ou, pour citer le titre d'un chapitre : « un avant-poste du progrès » (178–83). On pourrait aussi dire d'exploitation : avec la société fondée par « Messieurs Yersin, Roux & Calmette » qui exploite les plantations de caoutchouc et de quinine, « Yersin est un homme riche » (208), plus tard un chapitre l'appelle « le roi du caoutchouc » (184–91). Mais les trois de la bande de Pasteur cèdent leur société à l'Institut Pasteur, selon la conviction humaniste et républicaine « Que la liberté n'est pas la licence [et] qu'en conséquence l'héritage est banni

sauf s'il est affectif et se réduit à trois sous » (232). Yersin est donc un « colonisateur » dans la tradition des saint-simoniens, plusieurs fois nommés. Il est représentatif du courant du colonialisme qui est investi et s'est investi d'une mission humanitaire et ses relations avec la population locale, malgré un paternalisme évident,¹⁶ sont excellentes. En comparaison avec le colonialisme en général, sa communauté de Nha Trang qui au cours des décades est élargie vers les environs (mais un peu comme les actuels lotissements en Palestine en s'appropriant les « concessions » (157), est une cité presque idéale, les conditions coloniales en Indochine ne sont même pas mentionnées. Mais pendant toute cette époque de presque un demi-siècle, Yersin reste en bons rapports avec l'administration coloniale jusqu'à l'amitié avec des gouverneurs généraux (Paul Doumer).

Dans ce contexte, le projet d'une « station d'altitude où accueillir les colons fatigués et les impaludés, une maison de repos et un sanatorium » (96) gagne une signification particulière. Fondée par Yersin et le futur Président de la République, Paul Doumer, cette station devient un paysage culturel à l'image de la France et réservé aux seuls Français : « Au bord du Lac, des villas normandes et biarrottes. Des chalets savoyards sur les collines. Des massifs de fleurs, agapanthes et capucines et hortensias comme à Dinard » (97). La station est plus encore une « colonie » que Nha Trang, construit exclusivement pour les colonisateurs français et leur bien-être et représentant un lieu d'apartheid qui n'a pas besoin d'être appelée ainsi. Quand un lycée est inauguré à Dalat qui porte le nom de Yersin, la présence de l'empereur Bao Dai et des autorités françaises souligne le statut représentatif de Dalat comme institution coloniale. C'est à ce moment que Yersin commence à douter de l'utilité et du sens de son rôle de multiplicateur du progrès et de la science : « Il aimait mieux le plateau avant. [...] Il regrette un peu de l'avoir découvert, ou d'en avoir indiqué sa position à son ami Doumer. Ce plateau, c'est aux peuples des montagnes qu'il fallait le laisser » (98). Indirectement, c'est une critique de l'universalisme humanitaire et du colonialisme, mais celui-ci ne connaît pas d'égard vis-à-vis de tels sentiments et finalement Yersin ne met pas en question la « nécessité » du progrès que de tels paysages culturels représentent.

¹⁶ Ceci est illustré de manière exemplaire par son testament : il lègue tout ce qu'il possède à l'Institut Pasteur, mais il n'oublie pas ses vieux et fidèles serviteurs annamites auxquels il accorde des pensions viagères (232-3).

La population autochtone est parfois mentionnée, mais elle n'a pas droit à la parole. Pendant l'époque des explorations, Yersin recrute jusqu'à quatre-vingts personnes (95) pour ses expéditions mais celles-ci n'accèdent pas à l'individualité, même pas ceux qui lui sauvent la vie (108). Le seul qui a le privilège de posséder un nom propre est « un fils de pêcheur dont il a fait un mécanicien, Qué » (167). Le narrateur résume cette colonisation humanitaire avec l'histoire d'un « village modèle, une république antique, [qu'il] propose aux chasseurs-cueilleurs de se faire agriculteurs et éleveurs. Abel ou Caïn. Yersin met à leur disposition une centaine d'hectares défrichés pour la culture du riz de montagne. Il fait aussi planter du lin pour le tissage. Et vêtir les sauvages de probité candide » (177). On est tenté d'appliquer cette « candeur » aussi à l'auteur de ces bonnes intentions.

Et le « multiplicateur de progrès » qu'est Yersin sert aussi l'universalisation de la technologie moderne : Il n'installe pas seulement dès le début « un petit laboratoire de médecine vétérinaire » (127) à Nha Trang, il commande aussi une « pompe à eau » et une « turbine pour l'électricité » et même une « première automobile à vapeur » (157) au début du xx^e siècle. Et plus tard, il rapporte « de Paris un projecteur cinématographique » (215) ou un « réseau de télégraphie sans fil ». Mais ce qui est plus important que ces objets de luxe et de communication sont les expérimentations avec l'acclimatation de plantes à exploiter, avec un tel succès, « qu'un siècle plus tard, la région de Dalat vit toujours de l'horticulture et des végétaux importés par Yersin » (199). La colonisation transforme les modes de vie et le paysage.

De la perspective du colonialisme, l'œuvre de vie de Yersin et sa vie-même contiennent un double enseignement. Malgré les meilleures intentions du monde, il est impossible de sortir de l'engrenage de la situation coloniale, ni les jésuites au Paraguay ni les saint-simoniens en Égypte n'y ont réussi. C'est dans ce contexte que le 2^e et le 3^e régime d'historicité gagnent leur signification. À la fin de sa vie, Yersin est désigné comme « un personnage de Gracq » (235), il vit dans une atmosphère de fin de civilisation. Tout en ne voulant pas « agir dans l'Histoire » (238), son projet subit la dialectique des Lumières. L'idéologie du caractère non-idéologique de la méthode expérimentale et scientifique qui croit pouvoir se soustraire à la politique et à l'Histoire peut arriver à un résultat positif sur un plan individuel : « un homme [donc Yersin] essaie de mener son embarcation en solitaire et la mène plutôt bien » (238). La relative réussite de cette vie n'est possible que grâce aux conditions exceptionnelles d'une colonie. L'utopie basée sur la science et le progrès, avec

un côté social et paternaliste, se situe bien en marge du colonialisme répressif et vulgaire. Mais d'une certaine manière, le micro-système du phalanstère de Nha Trang reproduit le macro-système de l'époque coloniale. Dans ce sens et avec le cas particulier de Yersin, « Une vie d'homme est l'unité de mesure de l'Histoire » (235) et celle de Yersin est identique avec l'époque du colonialisme moderne. Dans un des derniers chapitres, le « fantôme du futur » se demande : « Yersin lut-il ce livre d'Alain Gerbault, *Sur la route du retour, journal de bord*? » (241) Si cela avait été le cas, il aurait pu se douter des conséquences du colonialisme aussi bien pour la société que pour l'environnement.

Un roman colonial et/ou postcolonial?

Peste & Choléra est donc un « roman colonial », mais un roman qui intègre une critique du colonialisme avec le 2^e régime d'historicité et qui ouvre un espace potentiellement postcolonial avec le 3^e régime. Si on applique les critères des études subalternes (*subaltern studies*) à *Peste & Choléra*, il est clair, que face à la question « Can the Subaltern Speak? », ¹⁷ posée par Gayatri Spivak en 1988, ceci n'est aucunement le cas dans notre roman. Mais il ne faut pas oublier que Spivak termine son étude par la constatation : « The subaltern cannot speak », ¹⁸ le système colonial ne lui laisse pas de place discursive. Sur un plan personnel, cela pourrait être différent, pourtant on n'exagère pas en remarquant que cette perspective n'est jamais envisagée par l'individu qu'est Alexandre Yersin, ses convictions humanitaires et universalistes rendent impossible d'admettre le discours du colonisé subalterne. Avec le 2^e régime, la perspective de la fin du régime colonial est introduite (« Les Américains [...] financent le Vietminh de Hô Chi Minh qui combat dans le Tonkin l'occupant japonais. Dans le maquis s'entretuent staliniens et trotskystes vietnamiens. La petite bande de Nha Trang est au milieu de tout ça », 235.). Mais le moment où cette opposition devient concrète et développe un contre-discours est encore loin. Même dans le 3^e régime d'historicité, le « fantôme du futur » ne laisse pas la parole aux colonisés, ceux qu'on désigne dans les études post-coloniales comme « subalternes/subaltern », c'est-à-dire le groupe des marginalisés et exploités du système colonial, n'existent pratiquement pas dans *Peste & Choléra*.

¹⁷ Gayatri Spivak, « Can the Subaltern Speak? », dans *Marxism and the Interpretation of Culture*, dir. par Cary Nelson et Lawrence Grossberg (Chicago : University of Illinois Press, 1988), 66–111.

¹⁸ Spivak, « Subaltern », 104.

Peut-être est-ce différent avec l'autre paradigme des études postcoloniales, le « third space », le « tiers-espace » d'Homi Bhabha¹⁹ (*Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*). Inspiré par Bakhtine et la déconstruction, le « tiers-espace » est pour Bhabha un lieu discursif qui veut dépasser les analyses traditionnelles du colonialisme caractérisé par l'établissement d'un espace « liminal » où une hybridité devient possible qui est exclue du discours colonial. Le 3^e régime d'historicité ne représente pas encore un tel « tiers-espace » mais grâce au regard en arrière du « fantôme du futur » qui crée une distance permettant de regarder le passé du « roman d'aventure sans fiction » comme l'ambivalence d'une vie parfois « vraie » et une « unique catastrophe » (Benjamin), un tel espace devient possible. À partir d'une telle perspective, la structure narrative et les régimes d'historicité créent un « tiers-espace » où *Peste & Choléra* peut être apprécié comme roman colonial/postcolonial, caractérisé par l'ambiguïté de l'entre-deux.

¹⁹ Homi Bhabha, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale* (Paris : Payot, 2007). Je cite une « définition » du « tiers-espace » par Bhabha : « Le tiers-espace, quoi qu'irreprésentable en soi, constitue les conditions discursives d'énonciation qui attestent que le sens et les symboles culturels n'ont pas d'unité ou de fixité primordiales, et que les mêmes signes peuvent être appropriés, traduits, réhistoricisés et réinterprétés. » Bhabha, *Les lieux de la culture*, 188.